

L'ART DE LA DIVAGATION URBAINE

Récréative, la marche ? Certains artistes s'en saisissent plutôt comme d'un puissant outil de poésie et de subversion. Loin des itinéraires tracés, leurs dérives urbaines redonnent au hasard un droit de cité, nourrissent leur créativité, et dévoilent la part cachée de nos villes.

On pourrait les appeler des artistes-marcheurs. Adeptes de la déambulation urbaine, ces flâneurs entêtés révèlent au hasard de leurs pas ce que nos yeux très sollicités, pressés, peut-être usés, ne voient plus ou ne prennent pas le temps de regarder.

Dès les années 1920, les dadaïstes, lassés des espaces clos de leurs ateliers et des centres d'art, expérimentent une forme d'écriture automatique dans l'espace réel, comme pour explorer les zones inconscientes de la ville. Leurs errances oniriques ouvrent la voie à de fertiles dérives, exercées au fil du siècle dernier par des figures de l'art contemporain, du situationniste Guy Debord à Sophie Calle suivant des inconnus dans la rue pour de sinueux itinéraires (Filatures parisiennes, 1978-1979) en passant par l'arpenteur semeur de pierres Richard Long (A Line Made by Walking, 1967).

Aujourd'hui, l'exploration urbaine au rythme et au hasard de la marche rencontre les paradoxes de l'époque. Alors que les appels au slow se font pressants, « la marche possède sa vitesse, dont la permanence se veut un pied de nez à l'accélération généralisée », résume Jérémy Gaubert dans sa Philosophie du marcheur (Terre Urbaine, 2021).

Surtout, alors que certains redoutent le règne prédictif des datas, donner à voir autrement la ville, à une échelle sensible du temps et de l'espace, semble urgent et nécessaire. L'errance pourrait-elle incarner autre chose qu'une croix ou une douce rêverie anachronique ? Pour l'artiste Laurent Lacotte, dont le travail a fait l'objet en ce début d'été d'une exposition intitulée « Dérives », présentée à l'Urban Gallery à Marseille, tenter de donner au hasard un droit de cité est tout sauf une posture naïve, « un acte de résistance ». Le commissaire d'exposition Guillaume Lasserre abonde, qui y voit « un catalogue des gestes de l'anthropocène, subjectivisé, poétisé, politisé ».

« Déambuler au hasard est une façon de rebattre les cartes, d'aller au-delà des idées reçues sur certains territoires. »

Féru de surprises et d'accidents, le plasticien Laurent Lacotte place, comme d'autres avant lui, l'inattendu au cœur de sa démarche. Il puise l'inspiration et la matière de ses photographies, sculptures et installations en déambulant au hasard des rues. Ainsi, son cliché nocturne REGARDE, 2020 : une grosse pierre, installée au milieu du bitume sur une route bordée de grillage et de mauvaises herbes, est éclairée par la lumière blafarde des phares d'une voiture. Marquée de l'inscription « REGARDE », apposée à l'aérosol en lettres majuscules, elle semble chargée d'une menace muette – on n'aimerait pas se trouver seul dans cette zone déserte et lugubre, aux abords de ce roc mal dégrossi.

« Cette roche fait partie d'un mobilier d'empêchement mis en place par la mairie, destiné à limiter l'accès de certains espaces aux gens du voyage », explique Laurent Lacotte, livrant la clé de l'hostilité se dégageant des lieux. L'artiste a immortalisé la scène alors qu'il explorait les environs de la commune de Savennières (Maine-et-Loire). « Cette masse de pierre est soudain apparue dans la lumière des phares », se souvient-il. Le mot « regarde » s'est imposé, comme un appel muet et impérieux à ne pas détourner les yeux de ces dispositifs qui se développent sur nos territoires, visant le plus souvent à contrer le repos de sans-abri. « Déambuler au hasard est une façon de rebattre les cartes, d'aller au-delà des idées reçues sur certains territoires. Mais mes images me permettent aussi de révéler un envers du décor plus sombre qu'attendu », explicite l'artiste.

« Confrontés aux frontières »

La plupart du temps, c'est à pied que Laurent Lacotte repère ces détails urbains qui peuvent sembler insignifiants, et qui pourtant racontent beaucoup. Le rythme de la marche est propice à la contemplation et à l'observation. « Prendre la mesure des espaces à travers cette échelle humaine non motorisée est essentiel », insiste-t-il. Un simple sac à dos lui sert d'atelier : un alphabet de lettres Arial, deux bombes de peinture noire et claire et un appareil photo lui suffisent pour répondre au hasard des rencontres. Ces dernières sont nombreuses mais non systématiques : à déambuler dans les villes d'ici et d'ailleurs depuis une quinzaine d'années, Laurent Lacotte, ex-adepte de l'urbex (l'exploration urbaine des lieux construits et abandonnés par l'homme, ndlr) et du graffiti, a affûté son regard pour capter les pépites qui truffent la banalité. Les « mobiliers d'empêchement » y occupent une place à part, et notre orpailleur urbain ne se contente pas de leur tirer le portrait. « Certains propriétaires privés s'octroient le droit de grignoter l'espace public en coulant du béton, en mettant des pierres ou en métallisant certains espaces », s'indigne l'artiste sans lever la voix.

En se rendant dans son atelier du 17^e arrondissement parisien, un après-midi d'été, on aperçoit justement, avec pignon sur rue, un spécimen particulièrement pointu de ce dispositif anti-SDF. On ne remarque pas qu'il en manque un joli morceau. L'artiste nous apprendra plus tard qu'il est déjà passé par là, et qu'il en a prélevé une partie pour l'intégrer à une banale chaise, rendue à l'état d'étrange instrument de supplication – et d'objet d'art. Car Laurent Lacotte ne tergiverse pas : la nuit, équipé d'une masse, il casse ces mobiliers peu hospitaliers repérés lors de ses marches urbaines, récolte les débris et les redéploie sur les assises des lieux d'art où son travail est exposé, privant ainsi passagèrement de confort les visiteurs.

L'ambition est double : retirer de l'espace public ce qu'on a perdu l'habitude de voir, et remettre en lumière ce qu'on a oublié. « Bas-reliefs », peut-on lire sur les cartons d'exposition en guise d'explication. De l'humour acide pour susciter l'empathie et l'indignation : la formule de Laurent Lacotte n'est pas toujours diplomate mais elle est terriblement efficace. « En déambulant au hasard, on est souvent confrontés à des frontières et des limites tracées par l'homme, par des aléas politiques », conclut l'artiste. Dans Une histoire de la marche (Perrin, 2016), l'historien et critique de cinéma Antoine de Baecque faisait le même constat, mais avec d'autres mots : « Marcher (...) consiste d'abord à activer l'émotion par la déroute des habitudes, des normes, des trajets contraints, des temporalités convenues. Il faut marcher autrement, ressentir la ville par les pieds. »

« Ouvrir de belles brèches »

Marche aléatoire, marche subversive ? C'est aussi ce que semblent nous dire les expéditions de Laurent Tixador – les deux artistes se sont rencontrés lors d'une résidence de création à Yakoutsk, en Sibérie. La marche au long cours, en dehors des circuits touristiques et de randonnée, est chez ce performeur-bricoleur une manière d'expérimenter les possibles de son environnement : un véritable moteur de création. « J'aime arriver dans un lieu qui n'est pas une destination mais qui est malgré tout fabuleux, et y bâtir un abri pour la nuit. Finalement, je marche surtout pour le plaisir de m'arrêter ! » sourit ce trappeur passé maître dans l'art de brouiller les pistes – au sens propre et figuré.

Il y a quelques années, il organisait une véritable chasse à l'homme contre lui-même, dans le cadre d'une exposition dédiée aux Oani, ces subversifs objets artistiques non identifiés. Artiste fait gibier, sans le moindre équipage, il réussit à échapper à la trentaine de poursuivants lancés à ses trousses – une prime, bien réelle, était promise au vainqueur de cette traque artistique – et à rejoindre Nantes (où il vit) depuis Paris. Le refus de la ligne droite et ses imprévisibles détours n'étaient pas pour rien dans son succès. Wanted mais pas pris, Laurent Tixador était arrivé à temps pour le vernissage à la Fondation Ricard, signant là un mémorable Oani.

« Comme les dadas du siècle dernier, les artistes-marcheurs d'aujourd'hui donnent à voir autrement l'espace »

Plus récemment, cette libre boussole s'est confrontée à une déambulation 100 % urbaine, intitulée Croisière sur berges. À l'occasion de la Nuit blanche parisienne, Laurent Tixador a construit une maison mobile –

mais sans roues, histoire de corser un peu l'affaire. Ses six « habitants » sont chargés de la faire avancer à pied, au biceps et à la sueur, au rythme d'un pépé peu véloce, du pont de Tolbiac au pont du Garigliano. L'abri est constitué de sept travées qui s'assemblent ; pour avancer, la méthode est simple mais laborieuse : il s'agit de soulever la dernière travée, de la passer par-dessus les autres pour aller l'installer à l'avant. Et de recommencer... L'étonnante structure évoque d'autres types d'habitats éphémères, autrement plus précaires, qu'abritent les quais de Seine. Elle est aussi un clin d'œil en forme de pied de nez aux moteurs de tous calibres qui prennent de vitesse les voies sur berge parisienne. Le choix des quais, lisière urbaine, ne doit rien au hasard – une fois n'est pas coutume. La ville représente aux yeux de Laurent Tixador une accumulation d'interdits : « Les piétons subissent des séries d'interdits. Ils ne peuvent pas marcher où ils veulent, ils ne peuvent pas s'arrêter ou circuler librement », observe le performeur, qui a trouvé au bord du fleuve un air plus respirable.

Ce sont aussi ces empêchements que révèlent ses expéditions en lignes droites tracées arbitrairement d'une ville à l'autre, de Nantes à Caen, puis de Caen à Metz. Car aux reliefs et aléas naturels viennent s'ajouter les nombreux obstacles d'origine humaine, tels que les vastes ensembles privatisés ou les autoroutes. Pour franchir ces dernières, l'expérience a amené l'artiste à mettre en place des protocoles révélateurs de la difficulté à se déplacer à pied : opérer à 3 heures du matin, léger, « les mains dans les poches ». Notre territoire serait-il devenu impropre aux piétons ? Comme les dadas du siècle dernier, les artistes-marcheurs d'aujourd'hui donnent à voir autrement l'espace, et invitent à y insuffler le vent frais de la flânerie. « Le hasard tend à disparaître, mais il permet d'ouvrir de belles brèches, un champ des possibles. Ce serait dommage de ne pas lui donner plus de temps... », appelle Laurent Lacotte.

Christelle Granja, Uzbek & Rica n°33, automne 2021.